

Jean Forton

L'enfant roi



Le Dilettante

L'enfant roi

DU MÊME AUTEUR

- Le Terrain vague*, Pierre Seghers, 1951.
La Fuite, Gallimard, 1954.
L'Herbe haute, Gallimard, 1955.
L'Oncle Léon, Gallimard, 1956.
La Cendre aux yeux, Gallimard, 1957 ;
Le Dilettante, 2009.
Cantemerle, Gallimard, 1957.
Le Grand Mal, Gallimard, 1959.
L'Épingle du jeu, Gallimard, 1960 ;
coll. « L'Imaginaire », 2001.
Les Sables mouvants, Gallimard, 1966 ;
Le Dilettante, 1997.
Pour passer le temps, Finitude, 2002.
Jours de chaleur, Finitude, 2003.
Sainte famille, Finitude, 2009.

SUR L'AUTEUR

- Jean Forton, un écrivain dans la ville*,
Le Festin, 2000.

Jean Forton

L'enfant roi

Préface de
PIERRE VEILLETET

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

Couverture : Anne-Marie Adda

© le dilettante, 2009

ISBN 978-2-84263-336-3

Préface

Nos meilleurs auteurs sont soumis à de nombreux rangements, comme du linge ou ces papiers de famille qu'il ne faut surtout pas mélanger... « Naturalistes », « romantiques », « existentialistes », « fantastiques », « hussards » ou « policiers », « décadents » ou « populistes » : les tiroirs de la littérature sont oblitérés de tant d'étiquettes qu'on me pardonnera sans doute de suggérer une anodine distinction de plus.

Ici, les écrivains en noir et blanc. Là, les écrivains en couleurs.

Ici, mettons Voltaire, Dostoïevski, Sartre, Beckett. Là, Rousseau, Tolstoï, Malraux, Nabokov... La différence ne réside donc ni dans l'origine de l'auteur, ni dans le siècle, ni dans le genre. Ce n'est pas davantage une question de palette : on peut descendre au fond de la mine de façon colorée (Zola) et faire de l'Afrique une grisaille (Céline). Il ne s'agit ni de pauvreté ni de richesse stylistique. Rien de plus lyrique, de plus baroque que le Voyage, rien de plus noir et blanc.

Immergés comme nous le sommes dans un monde dégoulinant de ripolin, nous pourrions être tentés de considérer la prose noir et blanc comme un état sinon inférieur

du moins inachevé. Sans la colorisation qu'exige le grand public, elle ne saurait plaire qu'aux happy few, amateurs de V. O. ou poseurs minimalistes. Ainsi introduirions-nous, à tort, de la hiérarchie où il n'y a que nuances de moyens. Pourquoi le chatoiement serait-il supérieur au trait, qui est l'arme favorite du noir et blanc ? Celui-ci n'est-il pas une matière plus apte à stimuler l'imagination ? En d'autres termes, si l'écriture polychrome livre un produit d'aspect plus fini, est-ce que le noir et blanc ne donne pas au lecteur l'illusion d'avoir le dernier mot ? Mais n'imputons pas à de vaines querelles d'école ou à des calculs rhétoriques ce qui n'est au fond qu'un phénomène de projection. Tout se passe, en effet, comme si une lecture un peu attentive avait force de représentation. Comme si à travers son déroulement nous accédions à la substance même dont l'œuvre est faite. Nous finissons par voir ce que l'auteur a écrit sans l'avoir vu. Nous devenons l'écran sur lequel ses propres rêves se projettent tels qu'ils ont été rêvés : en couleurs ou en noir et blanc.

La perception de ce film intérieur étant tout à fait subjective, la classification proposée ici variera en fonction de chacun. C'est d'ailleurs moins une classification qu'une sorte de petit jeu pour rats de bibliothèque, disons l'équivalent littéraire de la dégustation dont se régalent les rats de cave. On ne va pas s'éborgner pour si peu ! Surtout que le cas de Jean Forton (1930-1982) ne souffre aucune discussion. À l'instar d'Emmanuel Bove, de Jean Reverzy, d'Henri Calet ou de Georges Perros, il est absolument noir et blanc.

Dans le privé, Jean était pourtant haut en couleur. Pourvu que l'auditoire fût amical, il oubliait sa timidité et donnait libre cours à une irrésistible truculence. Sa prune s'allumait, sa pommette rosissait, il avait un geste de la main ample et généralement fatal aux verres placés sur la trajectoire ; la cendre de sa cigarette menaçait de tomber sur le veston, elle tombait. Jean racontait, on était bien.

Il ne parlait pas de ses livres. Les compliments le mettaient à la torture. C'était un type pudique et véritablement modeste. Jamais ne lui échappait une de ces autocitations qui trahissent l'humilité de façade. Il préférait célébrer ses idoles de toujours : par exemple le pianiste Horowitz, « un peu Monsieur Hulot, un peu Stan Laurel », disait-il, qui fut sa dernière passion (« parce que Manolete est mort »), et que lui, le sédentaire, était capable de courir l'entendre à New York. En littérature : Kafka, Miller, Céline et son compatriote Raymond Guérin, dont il vénérât le mépris des compromis et le courage à porter le fer là où ça fait le plus mal. Une de ses rares fiertés était d'avoir fondé, à vingt ans, une revue, La Boîte à clous, et d'avoir pu ainsi connaître et publier l'auteur de L'Apprenti (aux côtés de Max Jacob, Joë Bousquet, Jean Cassou, Émié, Obaldia). Dans le Bordeaux de 1950, ce n'était pas une mince audace.

Ce pur produit de la bourgeoisie locale – père chirurgien, mère pharmacienne, études au collège Saint-Genès et au lycée Michel-de-Montaigne – menait une sorte de double vie – tout comme Guérin, assureur « dans le

civil»..., Jean Forton tenait, non loin du palais de justice, la librairie Montaigne, où les étudiants continuent de s'approvisionner en cours de droit, auprès de Mme Forton. Parmi les futurs magistrats et avocats du barreau bordelais, ils étaient bien rares à savoir que le si discret patron, un homme plutôt grand, aux cheveux et à l'œil noirs, avait publié huit romans chez Gallimard entre 1954 et 1966. Il avait également signé un drame radiophonique, écrit avec Jean Vauthier (non sans péripéties...), des chroniques à La N.R.F. et le scénario d'un téléfilm de Jacques Manlay avec Daniel Gelin : *Le Rendez-Vous d'hiver* (1971). Ce n'est certes pas le libraire qui s'en serait vanté auprès de la clientèle. À aucun sens du terme il ne vendait ses propres œuvres.

En 1970, la Ville finit par lui décerner son Grand Prix de Littérature. Depuis déjà quatre ans, il n'avait plus rien fait paraître. La reconnaissance le toucha, même si elle venait un peu tard. À l'en croire, il n'y avait plus place dans sa vie que pour sa femme Janine, leurs enfants Françoise et Didier, les déplacements rituels au Cap-Ferret, la musique et, peut-être, un peu d'Espagne de temps en temps. La littérature ? Terminé ! Il avait fait une croix dessus, il n'écrivait plus rien (une ombre dans le regard dénonçait le mensonge). À son avis, tout cela n'était que folie de jeunesse et, à bien y regarder, un demi-échec... Parlons plutôt d'Horowitz.

En consultant des coupures de presse jaunies, j'ai eu la surprise de découvrir que les livres de Jean Forton ont eu

une carrière critique bien supérieure à ce que je croyais sur la foi de l'auteur, il est vrai, jamais en retard d'un haussement d'épaules lorsqu'on abordait le sujet tabou. La Fuite, son coup d'essai retenu avec flair et enthousiasme par Jacques Lemarchand (qui sera dès lors son interlocuteur rue Sébastien-Bottin), est aussitôt distingué pour « sa maîtrise et son ton prometteurs ». Par la suite, André Rousseaux, Jean Mogin, Maurice Nadeau, Kléber Haedens, Jean Blanzat, Yves Berger consacreront à Jean Forton des articles bienveillants. À trois reprises, son nom est engagé dans les courses d'obstacles de fin d'année. 1957: La Cendre aux yeux (ce sera le prix Fénéon). 1959: Le Grand Mal... En 1960, L'Épingle du jeu est favori du Goncourt. La messe semble dite. Patatras! Une cabale de dévots, menée par André Billy, dénonce dans le roman – Dieu sait pourquoi! – une arme de guerre contre les jésuites. Forton est écarté au bénéfice de Vintila Horia. La même année, La Cendre aux yeux est traduite aux États-Unis sous le titre d'Isabelle et bien accueillie. On y évoque le Valmont de Laclos, faite sans doute de connaître le Ripois de Hémon. L'Angleterre et l'Italie lisent un peu de Forton. Après quoi il faut attendre 1966 et la presse finit par se détourner de ce perdant qui, par surcroît, ne se montre jamais nulle part.

Une expression toute faite résume semblable itinéraire : « succès d'estime ». L'éditeur y est d'autant plus sensible que les tirages suivent! Ce ne fut pas exactement le cas. Quant à la qualité de cette estime, il y aurait à en dire. La plupart des critiques s'en sont tenus à un déchiffre-

ment littéral. Le réalisme d'époque leur a masqué la singularité de cet art, sa liberté qui touche parfois au fantastique, sa douceur terrible, son étrange jubilation au sein même du désespoir.

En 1983, Gallimard réédite La Fuite et La Cendre aux yeux. De jeunes critiques, comme Raphaël Sorin ou Jérôme Garcin, manifestent plus de discernement que leurs aînés. Emporté l'année précédente par un cancer du poumon, Jean n'aura pas connu la consolation d'être bien lu.

Je me garderais de prétendre que L'Enfant roi est le meilleur Forton, mais cet inédit présente un intérêt majeur : il récapitule les principaux thèmes de l'auteur et peut donc servir de passerelle vers une œuvre qui reste à découvrir.

On y retrouve d'abord ce troublant effet de réel et d'identification. Une fois encore, on jurerait que le récit puise dans l'histoire familiale de l'auteur. Il n'en est rien. Romancier-né, Forton depuis ses débuts excelle à « mentir vrai », comme on dit maintenant, c'est-à-dire à donner pour autobiographique ce qui est pure fiction. Et vice versa. Il y a aussi dans ces pages un climat très années cinquante qui confère au noir et blanc ce grain immédiatement reconnaissable, cette tonalité assourdie de l'après-guerre. La nuit dont on vient de sortir ne s'est pas encore dissipée : France grise des blouses grises d'écoliers, des bidons de lait sur le pavé, de la phosphatine et des vieux francs ; des rues qui ignorent encore le

bariolage, des vêtements et des voitures aux teintes neutres ; France provinciale, asthénique, lente, où les enfants, leurs parents, les hommes politiques et les journaux ont la même mine de papier mâché...

Il y a enfin l'immuable décor petit-bourgeois. La pendule Second Empire y mesure le temps au-dessus des bibelots en ordre et les convenances ont une odeur de propre. Sous cette chape de devoirs, on ressasse, sans en parler, la hantise du déclassement, la honte, le refoulement et la culpabilité, la fascination et le dégoût de la chair. L'immaturité, propre à de nombreux personnages de Forton, atteint chez Daniel, enfant roi sans divertissement, un degré pathologique. Plus qu'aucun autre de ses semblables en velléité, il veut tout fuir sans rien quitter. Écoutez le bruit du piège qui se referme. Vous le retrouverez ailleurs. Il n'emprisonne pas la médiocrité absolue, comme chez Bove, mais une mesquinerie tyrannique qui bâillonne ambitions et désirs.

Pour faire pièce à cette espèce de servitude volontaire, le seul recours est la mauvaise foi. Énorme, la mauvaise foi ! L'auteur y est sur son terrain de prédilection. Dans ces soliloques spécieux – où s'élaborent contre toute raison les misérables justifications qui aident à survivre –, on entend son rire amer. Là est sa force, sa marque de fabrique : il n'ignore pas ce qu'il y a de ridicule dans le pitoyable mais il s'interdit le mépris. La Cendre aux yeux pousse la mauvaise foi jusqu'à l'abjection, jusqu'à la monstruosité. S'il arrive qu'on leur trouve de la drôlerie, c'est que, note justement Jacques Lemarchand, « il entre une part irréductible de comique dans

le comportement de tout salaud» et l'on se méprendrait une fois de plus sur l'art de Forton si l'on perdait de vue que c'est un fomenteur de farces – fussent-elles abominables.

Face aux figures de Mal, que sont la lâcheté et la résignation, subsiste cependant une nostalgie de la grâce – sans transcendance –, on n'est pas chez Mauriac, et la redoutable Madeleine de L'Enfant roi n'est pas une Genitrix... « Confiance naturelle et bonheur diffus », l'enfance est le lieu possible de la rémission. Les jeunes filles qui émeuvent Daniel, sœurs de tant d'autres créations balthusiennes qui promènent de livre en livre leur maussaderie troublante, ces jeunes filles sont a priori nimbées de la grâce rédemptrice. Toutefois, gracilité n'est pas vertu, et elles se révèlent dangereuses dans leur ambivalence, tantôt modèles de pureté, tantôt objets de perte. « Un jour, je vous échapperai, jeunes filles ! » Par Le Grand Mal et L'Épingle du jeu, romans de collège, faux « signes de piste », versos noir et blanc des flamboyants Fruits du Congo de Vialatte, nous savions que l'adolescence n'est pas chez Forton exempte de perversité. L'Enfant roi assombrit le tableau en rendant plus lointain et plus improbable le retour au vert paradis.

La volonté de lucidité caractérise cette œuvre. Peut-être est-ce aussi ce qui l'a desservie. La froide ironie, l'humour distant, la cruauté – même lorsqu'elle est dirigée contre soi-même – ont toujours eu quelque chose d'in-

tolérable. Elles tendent au lecteur, avec une gaucherie brutale, une scandaleuse absence de précautions, juste un miroir sale où il se reconnaît sous les traits du fantôme ou du salaud. Rien de plus déplaisant. Surtout si l'on s'en tient au pessimisme sans voir la compassion qui le porte.

Pour une réédition de La Peau dure de Raymond Guérin (1981), Forton avait écrit une brève préface, peut-être son dernier texte. Comment ne pas lui retourner ce qu'il disait de son maître : « Il dépassait la mesure. Il nous parlait de lui, certes, mais en même temps, il commettait le crime des crimes, il nous parlait de nous-mêmes [...]. C'était l'être humain dans toute sa vérité, non pas d'exception, mais fraternel, dans toute sa désolante nudité, vaguant de chute en chute, et d'échecs en ignominies, désabusé en amour, désabusé en amitié, humilié, vaincu, piégé comme un rat pour finir victime d'un univers carcéral, traité en bête, bafoué comme des millions d'autres et ne s'évadant que dans l'imaginaire... » À cette précision près : « vieil enfant emmuré », Jean Forton avait la peau sensible.

PIERRE VEILLETET.

Ce que je fais là est mal, j'en ai la conviction, mais je ne peux m'en empêcher. Si maman me surprénait, elle en aurait beaucoup de peine, et peiner maman est la chose au monde qui m'est la plus odieuse. Pourtant je prends ce risque, je continue, soir après soir. Soir après soir je me relève, quand la maison est endormie, et je me livre à toi, petit cahier secret. Faut-il que mon plaisir soit grand pour trahir ainsi celle que j'aime entre toutes !

J'essaie de me comprendre : je ne crois pas avoir l'âme basse, ce n'est pas le goût de trahir qui me pousse, de dissimuler une part de moi-même – et d'ailleurs qu'ai-je à dissimuler ? Ce sont des raisons plus subtiles qui m'animent, mais que je ne parviens pas à nommer. Un attrait pour l'occulte, peut-être, le mystérieux, et aussi ce désespérant manque de maturité qui est mien. Je ne suis pas un homme, hélas ! J'en ai l'apparence, c'est vrai : j'en possède l'enveloppe, et les occupations, et je peux affirmer sans vanité aucune qu'on ne me ménage pas cette considération qui semble suffire à la plupart. Mais quoi : l'âme est chez moi demeurée timorée, puérule,

craintive, une âme de petit garçon cachée dans un corps d'adulte, et ce n'est pas à mon goût de la pureté que je fais allusion, non plus qu'à mon pouvoir d'émerveillement toujours intact, car ce sont là me semble-t-il privilèges et vertus, mais je veux au contraire parler de mes faiblesses, de mes manques. Livré à moi-même, je ne saurais vivre. Je mourrais. Je serais incapable de gagner ma vie, incapable de me défendre, de déjouer les ruses de ceux qui me guettent, incapable même des actions les plus simples, les plus quotidiennes : m'occuper de mon linge, écrire au percepteur, préparer ma valise... Cela nul ne le sait, nul ne s'en doute, heureusement. Seule maman me connaît bien, et cette tendresse jamais lasse dont elle m'enveloppe, et sans laquelle je ne pourrais vivre, ces prévenances infinies, cette attention jamais en défaut, il m'arrive d'en concevoir de l'agacement ! Comme l'être humain peut se montrer injuste, et ennemi de soi-même ! Me rebeller contre maman, n'est-ce pas aussi déraisonnable que la révolte d'un infirme contre ses béquilles ?

Il est vrai que papa a sur moi, par moments, une bien mauvaise influence. Je refuse d'analyser les raisons qui le poussent, mais le fait est qu'il essaye toujours de me dresser contre maman. Indiscutablement papa est un être non dépourvu de vulgarité, et bien des subtilités lui échappent. Ses outrances de vocabulaire en témoignent. Rares sont les jours où il ne traite pas maman de mère abusive, de des-

